

## GIROUETTE

Dès le début, tout était joué ou presque, sans que nous le sachions. Notre trajectoire à ma sœur et moi s'était tissée au cours de nos jeux d'enfants et me mènerait vingt ans plus tard là où j'étais.

Nous avons pris pour curieuse habitude, dès notre dizaine d'années, d'échafauder depuis notre sombre appartement de fond de cour du Havre, des voyages qui nous projetaient par l'esprit de pays en pays. Nous en négligions les amitiés de notre âge et les jeux plus adaptés, sans doute en raison d'un quotidien familial grisâtre, et en réaction à des parents trop occupés à gagner difficilement leur vie, au bureau pour la mère, en atelier pour le père. Tandis que nous deux, inspirés peut-être par la présence de l'Océan tout proche, imaginions qu'un jour nous parcourrions le monde pour de vrai, d'île en île.

Notre méthode consistait, après nous être enfermés, à faire tourner le globe de plastique offert un jour par un de nos oncles et à arrêter sa course, les yeux fermés, avant de pointer dans le périmètre de notre index l'île la plus proche qui nous ouvrirait ses bras. Les îles étaient en effet nos points de chute, tels des pas japonais qui accueilleraient notre marche de Titans sur la Terre. Nous en étions arrivés à dessiner réellement sur la sphère tout un réseau de tangentes qui la défiguraient et nous valurent de belles remontrances bien sûr, puisque nous gâchions.

Au fil du temps cependant un projet naissait, car nous nous étions pris au jeu sans en avoir soufflé mot à personne. Le passage du baccalauréat marqua un court temps d'arrêt de ces spéculations, mais la course autour du monde reprit sitôt notre diplôme en poche, ou plutôt dès que nous comprîmes que nos études, mal emmanchées financièrement et au vu de nos compétences très généralistes, nous mèneraient au mieux à des postes équivalents modernes de ceux de nos parents.

On parlait à ce sujet, dans une presse que nous ne lisions pas, de la panne de cet ascenseur social dont nous n'imaginions pas la forme qu'il avait pu prendre. Nous savions juste que le luxe, la réussite, et même le choix et le plaisir n'étaient pas vraiment d'emblée pour nous.

Le seul rêve qui nous semblait encore accessible était donc cette voie que nous voyions chaque jour s'ouvrir face à la mer, devant nous. Nous n'avions jusque là échappé à l'attraction océanique que pour effectuer notre devoir de petits Français, rejoindre notre établissement scolaire en bus et en revenir chaque soir, chaque jour un peu plus fatigués par la cohabitation imposée avec des contemporains qui nous comprenaient peu, et leur condescendance amusée, quand ils nous reprochaient à bas mot la petitesse de notre horizon borné à un logement HLM, une voiture d'occasion et des vacances dans la région. Pour toutes ces raisons, le baccalauréat fut passé comme on s'acquitte d'une sorte d'impôt payé à Jules Ferry sur le temps de notre jeunesse.

Pour ma sœur en particulier, plus mûre que moi, l'idée de nos parents ne la retiendrait pas, pas plus que leurs rapports faits de borborygmes relatifs seulement à l'organisation quotidienne, la gestion des repas et la comptabilité familiale. Elle partit donc un beau matin après m'avoir serré sur son cœur, en me recommandant de ne pas baisser les bras et de garder le cap de nos espérances. Je la vis s'éloigner sur le quai de la gare, des larmes plein les yeux, mais tranquille sur le fait que celle-là saurait se défendre sur l'essentiel.

Car elle ne prit pas, contre toute attente, le chemin de la mer, mais celui du continent. Je reçus régulièrement les cartes postales qu'elle m'envoya depuis les villes qu'elle traversait, Angers, la douce mollassonne, Laval et la verdure étouffante de printemps pluvieux – c'était ce qu'elle en disait – Orléans enfin et ses bâtiments anciens qui ne lui parlèrent pas.

Je compris à ses maigres commentaires qu'elle subvenait à ses besoins en tant que saisonnière dans différents établissements touristiques, de manière apparemment si harassante que j'en arrivais à me demander quel bénéfice elle tirait de son périple. Puis un intervalle de silence se fit au moment où elle aborda Paris et la véritable énigme que cette ville représentait pour nous.

Je craignis une mauvaise rencontre, instruit du peu de culture tirée de séries regardées en boucle tout en rongant mon frein sans me décider à partir. Regroupés à plusieurs millions sur une surface à peine plus grande que notre bout de continent, les gens là-bas ne pouvaient à mes yeux que produire ce qu'il y avait de pire de l'espèce humaine. Mais elle en émergea au bout de quelques semaines - cela faisait déjà un an qu'elle était partie - apparemment intacte, et en compagnie d'un compagnon rencontré sur place, originaire d'Asie et qui avait grandi en France. Mes parents en conclurent qu'elle avait tout de même fini par « se caser », et de là peut-être se calmer, comme s'il s'agissait d'une loi de la nature à laquelle une fille ne pouvait échapper, et presque rassurés qu'elle ne fût plus seule avec son caractère de girouette, dont ils avaient fait son surnom.

Le couple parcourut l'Allemagne et de là, au hasard de rencontres et de ses divers jobs, divers pays dont la Turquie, pour rejoindre enfin la mer, mais une nouvelle cette fois, la Méditerranée. Ils la traversèrent et elle me confirma en trois mots le caractère étriqué de sa surface, tout autant que celui surchauffé de ses températures engendrant des conflits incessants sur ses côtes. Avant de bifurquer soudain vers l'Afrique et de prendre un navire, plongeant comme un fil à plomb, depuis Suez, qui les conduisit tout droit vers le bas du globe et l'Océan Indien.

Mon incompréhension ressurgit, à moi qui m'étais entre-temps fait embaucher dans la même usine que mon père et, de guerre lasse, mis en couple avec une collègue dont j'avais eu une enfant, une petite fille appelée du vrai prénom de ma sœur, Maguy, celui que je chérissais toujours en secret.

Celle-ci justement, qui jusque-là semblait avoir oublié notre projet, se remit à l'évoquer à nouveau à l'abordage du rivage suivant. Peut-être parce que l'Île Maurice portait le même prénom que cet oncle qui nous avait offert le globe. C'était en tout cas la vraie première île où elle accostait, de celles dont nous avions rêvé. Elle déclara s'y plaire, elle qui avait évité sans le savoir toutes celles qu'elle aurait pu croiser jusque-là, de la Corse à Malte et la Crête, qu'elle n'avait fait qu'effleurer.

Elle disait ressentir un bien-être profond d'arpenter sa terre rouge et les odeurs de champs humides du Centre, les roselières sauvages de la Côte Nord, et la solitude mélancolique de l'Ouest hors saison touristique. Je découvrais avec elle ce petit paradis jusqu'au jour où elle cessa d'écrire, et de manière si durable que je m'inquiétai à nouveau. Je cherchai à la joindre à sa dernière adresse, celle du énième restaurant où elle avait officié, où l'on me dit que son compagnon et elle s'étaient évanouis dans la nature, partis vers d'autres horizons. Trois mois passèrent, à l'issue desquels je me décidai à prendre pour la première fois l'avion, que j'empruntai depuis Paris et qui me mena en douze heures enfin sur l'île, ma première à moi aussi si l'on excluait les confettis des côtes vendéenne, normande et bretonne.

Depuis Port-Louis, je rejoignis la jolie villa dont la véranda abritait le restaurant où ma sœur avait travaillé avant sa disparition, puisqu'il fallait bien prononcer ce mot dorénavant. Je voulus croire que rien de mal n'avait pu arriver au cœur de cette jolie maison créole, dont la varangue et le jardin donnaient sur un vallon verdoyant en forme de jungle qui cachait tout en bas une rivière tombant en cascades. J'explorai fébrilement chaque centimètre carré de cette brousse pentue telle un petit ravin, craignant d'y découvrir le corps de ma cadette qui y aurait fait une mauvaise chute ou une mauvaise rencontre. Mais ce ne fut pas le cas, et un passage au commissariat de la capitale ne m'en apprit pas davantage.

J'affichai son portrait dans les rues poussiéreuses longeant la gare routière qui m'inspirèrent plus de souci, puis dans le moderne va-et-vient permanent du centre commercial de l'autre côté de l'autoroute, qui tranchait en deux la capitale, et faisait franchir au visiteur le même bond dans l'histoire que ma sœur avait enjambé sur la mappemonde, pour venir se perdre dans le vert de cette île et le noir de ses trottoirs.

Un appel passé à mon hôtel m'apprit qu'un homme souhaitait me voir, un créole entre deux-âges qui me sembla honnête, et me relata avoir assisté sur les quais à une dispute quelques semaines plus tôt. Elle opposait un homme aux traits asiatiques à une femme qui manifestement voulait partir, et sans être violente, était âpre, puisque l'homme à un moment l'avait secouée par le bras en lui criant dessus, avant qu'ils ne s'éloignent. Après leur départ, il avait trouvé un objet à l'endroit où le couple se trouvait, un petit éléphant, que l'homme me remit. Je reconnus immédiatement le porte-bonheur de ma sœur, non en jade, mais en imitation plastique, comme tout ce que nous avons possédé enfants. Je le serrai contre mon cœur, mais il ne décida pas les policiers à en faire davantage pour la retrouver.

Une visite que je fis pour tromper ma peine m'éclaira sur la voie à suivre : près du port, un musée relatait les vicissitudes des transports d'Indiens venus un siècle plus tôt contre leur gré à Maurice remplacer dans les champs de canne les esclaves après l'abolition de la servitude. Ceylan : si elle avait choisi sa liberté, telle était la suite du chemin qu'elle avait peut-être empruntée, à rebours de ces pauvres gens. L'éléphant venait me le confirmer comme un signe. Je m'embarquai pour le Sri Lanka où j'errai durant plusieurs semaines sans trouver la moindre piste, au désarroi de mon épouse et de mon père qui me pressaient de rentrer.

Puis, emporté par mon élan, j'égrenai un chapelet d'îlots et d'îles asiatiques, de Singapour au Philippines, de Taïwan au Japon, partout exhibant sa photographie dans les commissariats des ports, et interrogeant les réseaux concernant les personnes disparues. J'appris à l'occasion qu'ils représentaient un véritable continent perdu à eux seuls, ceux dont on se demandait chaque jour s'ils étaient disséminés à l'autre bout du monde, ou juste là, six pieds sous terre, à l'endroit même où vous décidiez de renoncer à les chercher. Ce qui vous incitait à repartir à leur quête.

J'alimentais ma vie de jobs dont je fis à mon tour mon style de vie, jusqu'à ce que le bon sens me murmure un jour de partir plus loin à l'Est. Je me buttai bientôt à la barrière du Pacifique, que je franchis six mois environ après mon départ. Toute honte bue concernant ma femme et ma fille, je me maintins quelques temps sur les îles américaines des Bahamas, à Cuba et aux Antilles, devenu moitié trafiquant, moitié homme de main, changeant lentement d'aspect, de voix et bientôt de teint.

Un jour, je me réveillai décidé à reprendre pied sur mes terres natales, avec le sombre sentiment que ma sœur pouvait pourrir sous les racines de quelque manguier de Maurice, mais la conscience tranquille quant au fait d'avoir fait tout mon possible. Je fus mal accueilli au Havre, on s'en doute, par mon employeur, ma femme et mes parents, et finis pas m'y établir en foyer de nécessiteux, devenu un sage philosophe que rien n'atteignait plus.

Je finis par recevoir des mois plus tard une carte de ma sœur que mes parents me renvoyaient. Elle était postée d'Irlande, tout près, où ma sœur disait avoir « atterri » dans une jolie maison de campagne et de cadre, avec ses seuls mots : « Plus à l'Est, c'est l'Ouest, Frérot. Tu te doutais bien que je reviendrais par là. J'espère que tout va bien pour toi. ».

J'avais tout sacrifié, mais je n'étais pas triste.